

## Fortune des chevaliers, fortune des bergers<sup>1</sup>

par  
Eglal Henein

Un phénomène véritablement européen! Les Rougon-Macquart et les Pasquier du XVI<sup>e</sup> siècle! Voilà quelques-unes des métaphores qui pourraient définir *les Amadis*. Pour décrire l'impact de leurs vingt et un volumes<sup>2</sup> sur l'histoire du roman français, il est d'usage de souligner une série de faits incontestables : succès foudroyant des quatre premières parties ; fréquentes condamnations pour immoralité ; caricatures plus ou moins réussies ; plates copies qui ont nui à la réputation de l'original ; et enfin, survie surtout dans le domaine linguistique : tout au long du XVII<sup>e</sup> siècle on trouve des expressions tirées des *Amadis*. Des néologismes comme «amadigauliser» et «amadisiseur» reviennent dans divers contextes pour décrire des faits de langue ; qu'il s'agisse d'écrivains ou de personnages, ceux qui sont accusés d'imiter *les Amadis* font preuve d'une éloquence déplacée.

«Il n'y a plus d'Arc des loyaux amants, ni de Chambre défendue pour recevoir quelque fruit de cette inutile loyauté», écrit Honoré d'Urfé dans la préface de la seconde partie de son *Astrée*, en 1610 (4)<sup>3</sup>. Le romancier juxtapose alors deux manières d'aimer, celle des chevaliers des *Amadis* et de ses bergers, pour les opposer aux amours volages de ses contemporains. Certaines des valeurs des romans de chevalerie ont donc survécu dans le roman pastoral mais après avoir subi une habile métamorphose. Le plus célèbre des romanciers du premier XVII<sup>e</sup> siècle nous oblige à reconsidérer sous un nouvel angle la fortune des *Amadis* en France.

On sait que *l'Astrée* d'Honoré d'Urfé (1568-1625) a été publiée au XX<sup>e</sup> siècle par l'éditeur des *Amadis*, Hugues Vaganay, et que ce roman, comme *les Amadis*, se déroule en Gaule. Je rappellerai aussi que, sans aucune intention parodique, l'auteur a prêté à ses héros, Astrée et Céladon, l'aventure primordiale d'Amadis et d'Oriane. Dans *l'Astrée* comme dans *les Amadis*, des jeunes gens s'aiment, puis un jour la jeune fille, victime d'une jalousie mal fondée, condamne son amant à l'exil : Va, et que je ne te voie plus. Le jeune homme obéit. Amadis, aidé par un ermite, devient le Beau Ténébreux et prouve son amour par les armes ; Céladon, aidé par un druide, devient Alexis et se travestit pour fréquenter Astrée. L'interdiction de voir est galvaudée dans *les Amadis* où elle revient plusieurs fois (II, ch. 11 ; VI, ch. 29 ; XII, ch. 17 ; XVII, ch. 77) ; Honoré d'Urfé la valorise en la réservant à son héroïne.

La familiarité d'Honoré d'Urfé avec *les Amadis* ne se limite pas aux épisodes les plus célèbres ou aux livres traduits par Herberay des Essarts. La première partie de *l'Astrée* renferme des récits qui évoquent et réunissent des aventures rapportées dans les livres XI à XVII<sup>4</sup> de ce roman fleuve hétéroclite et hybride que sont *les Amadis*. Trois noms propres vont servir de points de départ : Diane, Silvandre et Fortune.

\*\*\*

Honoré d'Urfé a sans doute lu les volumes XI et XII des *Amadis*. Surnommés «roman de Diane» (XI, Epître non paginée) et dédiés en 1554 et en 1556 à Diane de Poitiers, ces deux livres sont consacrés à l'histoire d'une Diane qui évoque irrésistiblement et Diane de Châteaumorand, l'épouse de d'Urfé, et la bergère Diane, l'amie d'Astrée. Le prince Agésilan<sup>5</sup>, qui se déguise pour vivre près de la Diane des *Amadis* au tome XI (Ch. 23 et 84, et XII, ch. 5), a inspiré le Filandre qui change d'habits avec sa sœur pour vivre près de la Diane de *l'Astrée* (I, 6, 196 sq.). Dans *les Amadis*, Agésilan travesti est aimé par un homme et par une autre femme ; Filandre travesti est recherché par un berger et par une bergère habillée en homme. La ruse d'Agésilan est découverte quand le chevalier se plaint de son sort à haute voix dans un jardin. Mêmes circonstances dans *l'Astrée*. Agésilan ensuite se bat contre un géant qui veut défendre la beauté de sa maîtresse. Filandre se bat contre un épouvantable chevalier maure qui voyageait pour défendre la beauté de sa maîtresse à lui. Les aventures d'Agésilan et de Filandre se ressemblent dans le détail. Si l'on se souvient qu'aucun roman antique, qu'aucun roman médiéval, qu'aucun poème héroïque n'a exploité les ressources du déguisement avec autant de fréquence et de minutie que *les Amadis* (O'Connor 121), on constate que l'auteur de *l'Astrée* partage avec les romanciers du XVI<sup>e</sup> siècle le goût des jeux sur les apparences. Mais, différence cruciale, dans l'histoire de la Diane d'Honoré d'Urfé, tous les personnages travestis trouvent la mort alors que les héros des *Amadis* survivent à leur aventure.

Comme Filandre, le premier amant de la Diane de d'Urfé, doit beaucoup à un chevalier des *Amadis*, Silvandre, le second amant de la bergère, a pour modèle l'un des derniers descendants d'Amadis de Gaule, Sylve de la Selve. Silvandre ne connaît pas ses parents, mais il sait qu'il est né en Forez (I, 8, 276 sq.) — pour d'Urfé le Forez et la forêt sont homonymes. Dans les treizième, quatorzième et quinzième volumes des *Amadis*, il est dit que Sylve de la Selve est né de parents inconnus et, comme son nom le souligne deux

fois, dans une forêt (XIII, Préface ; ch. 8, f 33 v. et 35 r.). Sylve porte le fameux label de son père, l'ardente épée ; Silvandre a, gravé sur le bras, un rameau de gui qui le rattache à une lignée de druides. Le lecteur apprend que Sylve est le fils d'Amadis de Grèce. Honoré d'Urfé n'a pas pris le temps de nous dire que Silvandre est le fils d'Adamas, mais son secrétaire le fera pour lui (V, 12, 522). Le Sylve des *Amadis* est le plus cultivé des chevaliers. L'auteur décrit minutieusement les études que le chevalier a faites sous la direction de deux gouverneurs (XIII, ch. 9). Le jeune homme subit, dans l'Île Aventureuse, des épreuves fort intellectuelles puisqu'il doit comparer des vertus<sup>6</sup>. Sylve est aussi chargé d'arbitrer un curieux débat entre trois chevaliers de confessions différentes : l'un est chrétien, l'autre «mahométiste», et le troisième «hébreu» ; bataille [...] la plus étrange qu'on vît jamais», note l'auteur (XV, ch. 44, f 365). Silvandre est le plus instruit des bergers de *l'Astrée* ; ses discours fréquents et savants ont permis aux critiques de le considérer comme le porte-parole du romancier. Silvandre n'est pas seulement l'homme de la forêt (*sylva / andros*) mais encore l'homme du Forez, c'est-à-dire Honoré d'Urfé lui-même. Les liens qui unissent un chevalier légendaire, un berger platonicien et un romancier astucieux signalent une filiation riche de conséquences.

Dans *les Amadis*, Sylve de la Selve a deux demi-sœurs nommées Fortune et Fortunie qui vont également ressusciter dans *l'Astrée*. Les aventures de l'infante Fortune commencent au livre XIV (ch. 61 sq.) et se poursuivent jusqu'au livre XVII. La princesse a été enlevée par un empereur tartare puis libérée par Lucendus, un chevalier qui tombe amoureux d'elle. La sorcière Dragosine croit protéger Fortune qu'elle aime «comme sa propre fille» (XVII, ch. 10, f 58 r) en l'éloignant de Lucendus. Ayant quand même pitié des amants séparés, Dragosine leur remet deux miroirs magiques. Non seulement celui qui s'y regarde voit l'image de la personne qu'il aime, mais encore il peut entendre sa voix et noter que ses lèvres remuent (XVII, ch. 1) ! Ces propriétés surnaturelles — mirifiques — ne sont pas originales : on les trouvait déjà dans le volume VIII des *Amadis*. La plupart des miroirs magiques romanesques sont de fades reflets du miroir du *Roman de la Rose*. Lucendus explique, dans une phrase ampoulée, que le miroir de Dragosine présente un avantage remarquable et assez inattendu. Si Fortune ne disposait pas de cette glace et si elle avait regardé le cœur de son amant, elle y aurait trouvé «son effigie», elle se serait contemplée, et, «comme Narcisse», elle serait tombée amoureuse d'elle-même. Lucendus alors, aurait été «délaissé arrière» (XVII, ch. 1, f 3 r). Malgré le soulagement que lui apporte le miroir, le

chevalier requiert l'aide des deux magiciens attirés des *Amadis*, Alquif et Urgande, pour libérer sa maîtresse. Il apprend qu'il doit agir seul s'il veut retrouver Fortune. Le chevalier attaque le château de Dragosine, attache la sorcière à un arbre et brûle tous ses livres. Fortune et Lucendus sont enfin réunis, mais ils ne sont pas au bout de leurs peines puisque Dragosine, qui hait Lucendus, s'empare de leur fils, Fortunian.

Le nom lourd de signification de la belle Fortune est commenté plusieurs fois dans *les Amadis*. L'Infante le doit à sa mère qui, elle, était «infortunée» au moment de la naissance de l'enfant. Des prophéties évoquent tout ce qui relie Fortune et la déesse éponyme, et la jeune fille ne l'ignore pas puisqu'elle chante :

Et, comme la Fortune apprête  
Aux plus grands rois mainte tempête,  
Ainsi, aux princes de renom,  
Je serai tempête commune,  
Montrant en moi de la Fortune,  
La force, la grâce et le nom.

XVII, ch. 28, f 76 v

Fortune ne se considère pourtant pas comme un double de sa patronne puisqu'elle conclut : «Le nom seul est en moi volage» (XVII, ch. 28, f 76 v). Le parallèle se poursuit dans un monologue de Lucendus. Le chevalier, en contemplant le reflet de sa maîtresse, s'écrie : «O Fortune envieuse sur la puissance de la beauté d'une autre Fortune !» (XVII, ch. 1, f 32 r).

La déesse Fortune est encore évoquée au cours des aventures de Fortunie, la fille de Niquée et d'Amadis de Grèce. Cette jeune fille reste insensible à l'amour que sa beauté inspire à plusieurs chevaliers. Elle finit par entrer en religion, mettant ainsi en pratique la prédiction que lui avait faite un magicien :

Puisque Fortune vous a baptisée de son nom,  
vous jouirez d'elle sans lui être sujette, ains tout  
ploiera sous votre excellence (XI, ch. 78, f 129 v).

On constate que les auteurs des *Amadis* restent fidèles à l'esthétique médiévale en soulignant le sens du nom de leurs personnages. Leurs contemporains, les poètes de la Pléiade, réputaient : *Nomen est omen*<sup>7</sup>. Tous souffrent de ce mal que Jean Alter appelle avec humour le «cancer du cratylisme» (10) : noms et

personnes, en principe, se ressemblent. Fortune et Fortunie subissent un grand nombre d'aventures ; elles sont victimes de la Fortune ; leur nom annonce leur destin.

Fortune et Fortunie cependant se montrent et se disent plus fortes que la fortune ; la première reste fidèle à Lucendus, et la seconde se réfugie là où la fortune ne peut plus l'atteindre. Les deux jeunes filles ne possèdent donc pas cette inconstance qui reste, aux yeux des moralistes, la principale caractéristique de la déesse. Le mot «fortune» a plus d'un synonyme ; c'est son étymologie qui précise sa signification la plus exacte. Pierius Valeriano, dans ses *Commentaires hiéroglyphiques* traduits en 1576, rappelle que «fortune» signifie changement ; «auparavant on la nommait *vortuna* du verbe *vorto* qui signifie tourner» (II, 239). Les réflexions sentencieuses sur les caprices de la fortune abondent dans *les Amadis*. Certaines viennent probablement du *Roman de la Rose* (Fortune «aujourd'hui mère, demain marâtre» par exemple— XIII, ch. 39, f 207 v. *Le Roman de la Rose*, vv. 4821, 4867). L'histoire de Fortune et celle de Fortunie se prêtaient évidemment à des remarques sur le pouvoir de cette divinité redoutable, mais aucun des auteurs n'a essayé de surprendre les lecteurs en opposant explicitement et d'une manière dramatique la réputation de la déesse Fortune et la conduite du personnage nommé Fortune. Bien des dames, dans *les Amadis*, subissent de pénibles épreuves et affichent une constance infiniment plus méritoire que celle de Fortune, étroitement gardée par une magicienne, ou même que celle de Fortunie, totalement réfractaire à l'amour. Le cratylisme a ses limites ! La «Fortune» des chevaliers n'est ni une coquette invétérée bien nommée, ni un parangon de fidélité qu'un destin ironique aurait baptisé Fortune.

En revanche, le personnage de *l'Astrée* qui se prénomme Fortune est d'abord et avant tout un modèle de constance. Les aventures de cette bergère sont peintes sur les murs d'un tombeau et sont commentées par le druide Adamas (I, 11, 441-452). Honoré d'Urfé note «qu'il semblait que la fortune» (f minuscule) conduisît le druide sur les lieux «pour lui faire déduire les amours de cette Fortune» (F majuscule) (I, 11, 441). Six tableaux représentent l'histoire de la bergère et de son amant, Damon. Les jeunes gens filent le parfait amour. Mais la magicienne Mandrague, séduite par la beauté du berger, décide de les séparer en les rendant jaloux. Damon se croit trahi par Fortune et Fortune se croit trompée par Damon. Tous deux font des songes néfastes. Mandrague, pour mieux abuser les bergers, enchante la fontaine de la Vérité d'amour. L'anxiété pousse le jeune homme à s'approcher des eaux

merveilleuses. En principe, s'il est aimé, il doit y voir le reflet de la femme qu'il aime ; s'il n'est pas aimé, il doit voir, à côté de l'image de sa maîtresse, l'image du rival qu'elle lui préfère. A cause de Mandrague, dans les eaux deux fois enchantées, Damon aperçoit le reflet de son rival près de Fortune. Il est sûr que la jeune fille est infidèle. Il pleure «le changement de (sa) fortune» (I, 11, 452) —f minuscule— et se tue. Fortune aussi, déçue par la fontaine de la Vérité d'amour, voit Damon près d'une autre bergère ; elle expire sur le corps de son amant. *Les Amadis* rapportaient des aventures merveilleuses, *l'Astrée* raconte une légende tragique.

Le trio mis en scène dans *les Amadis* s'est sensiblement modifié dans *l'Astrée*. Les héros sont d'humbles bergers, leur aventure, fort brève, se déroule en plein air. Honoré d'Urfé a transformé radicalement le personnage de l'intruse : la sorcière est maintenant liée au jeune homme et non à la jeune fille. Le sentiment maternel que le roman de chevalerie prêtait à Dragosine fait place à un amour ridicule et impossible parce que la magicienne d'Honoré d'Urfé est une femme vieille et laide. La séparation des amants provient toujours d'une puissance surnaturelle mais, alors que Dragosine agissait sur les corps, Mandrague ne s'en prend qu'aux esprits. Dragosine était vaincue, mais elle allait réussir à se venger ; Mandrague est victorieuse, mais elle a perdu pour toujours le berger qu'elle aimait. Les deux femmes jouissent de pouvoirs merveilleux liés au regard ; elles contrôlent ce que voient les pauvres mortels. Ces pouvoirs sont pourtant limités puisque toutes les deux se contentent de donner une forme sensible aux pensées secrètes des amants. Dans les miroirs magiques, la dame et le chevalier se regardent et conversent. Dans la fontaine de la Vérité d'amour, les bergers dévorés par la jalousie n'aperçoivent que l'illustration de leurs doutes. Les miroirs de Dragosine réconfortent les amants en leur montrant une image lointaine dont nul ne conteste la réalité. La fontaine enchantée par Mandrague présente au contraire un mensonge, une illusion, mais nul ne s'interroge sur sa fidélité. C'est à cause de fausses images que les bergers meurent. Fortune, la déesse volage, donne son nom à la plus constante des bergères, à la seule et unique femme de *l'Astrée* qui, nouvelle Iseult, accompagne son amant dans la tombe. Fortune meurt parce que Damon l'a crue inconstante, c'est-à-dire digne du nom qu'elle porte. Honoré d'Urfé pratique ainsi une sorte d'anticratylisme qui réserve mille surprises aux lecteurs attentifs<sup>8</sup>.

Les histoires de Fortune et de Fortunie sont perdues dans les replis des *Amadis*. Ni la conduite des personnages, ni leur situa-

tion sociale, ni leur destin, ni même les vertus du miroir magique ne permettent d'accorder une place capitale à ces récits. Dans un roman où les noms propres sont souvent expliqués, où le nom le plus fréquent celui d'Amadis, est considéré comme un dérivé du verbe «aimer» (P. Ex. IX, ch. 55, f 146 v ; XIV, ch. 47, f 397 r), le traitement du nom de Fortune déçoit : le commentaire est conventionnel et un lien très lâche unit le nom et le caractère du personnage. *L'Astrée* décerne une position de choix aux amours de Fortune et leur accorde le statut doublement exceptionnel d'histoire peinte et de récit fait à Céladon par un druide. D'Urfé se souvenait peut-être que le château de Diane, dans *les Amadis* (XI, ch. 1), était décoré de «peintures historiées», comme on disait alors. Dans *l'Astrée*, l'histoire de Fortune, digression présentée comme une décoration, comme une citation, comme une mise en garde destinée à un berger amoureux et comme une leçon adressée aux lecteurs, s'inscrit dans une œuvre où tous les personnages essaient de résister aux remous de la fortune et le disent.

Pour Honoré d'Urfé, surmonter la fortune, c'est savoir la mépriser, nier son autorité, et donc affaiblir son pouvoir. Des écrivains aussi différents que saint Augustin, Epicure, Cicéron et Christine de Pisan ont blâmé le culte de cette prétendue déesse. Honoré d'Urfé les paraphrase quand il fait dire au druide Adamas que Fortune, Maladie et Crainte sont des exemples de personnifications abusives et non de véritables divinités (II, 8, 321). D'Urfé prétend, dans les premières pages de *l'Astrée*, que ses héros «vivent avec autant de bonne fortune qu'ils reconnaissent peu la fortune» (I, 1, 9). Mais le romancier reconnaît vite que la fortune est bien plus qu'une figure de rhétorique. Comme le dieu Amour trouble la quiétude pastorale, les bergers subissent l'emprise formidable de la déesse. Aimer c'est «être soumis à la Fortune» (IV, 5, 219), remarque le sage Silvandre. Dans *l'Astrée*, Fortune est la sœur jumelle d'Amour ; on la croise au cœur de toutes les aventures.

Les articles de Maxime Gaume (10-13), de Georges Molinié («Mythologie et mythologismes, etc.» 114; *Du Roman grec au roman baroque* 367), de Lucie Galactéros de Boissier et d'Yves Giraud (*q.v.*) ont amplement démontré l'importance et l'intérêt du thème de la fortune aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles —sans mentionner toutefois les aventures de Fortune dans les *Amadis* ou dans *l'Astrée*. Honoré d'Urfé se conduit en homme de son temps en privilégiant la divinité qu'il appelle un «Jupiter dissimulé» (Épîtres morales I, 15, 134). Il va même plus loin que ses contemporains parce qu'il se montre obsédé par le pouvoir de la fortune sur

l'homme non seulement dans son roman, mais encore dans sa pastorale dramatique et surtout dans ses *Epistres morales*, trois livres de méditations qui doivent beaucoup à Sénèque et à Pétrarque.

Dans *la Sylvanire*, la déesse Fortune prononce les vers du prologue et déclare préférer la compagnie des bergers à celle des courtisans (*infra*). La tradition voulait au contraire que Fortune se plaise dans le désordre des cours (Boissier & Giraud 508, n.46; Patch 59-60). Le monde champêtre de la pastorale est donc fort agité selon d'Urfé. Par ailleurs, plusieurs «épistres morales» sont consacrées à une méditation sur la «constante inconstance» de Fortune (I, 18, 155). D'Urfé annonce la thèse qu'il va reprendre dans *l'Astrée* : «Pour tromper cette muable Fortune, il faut feindre de n'avoir point de fortune» (I, 2, 8). Est-ce toujours possible ? Cet homme qui a commencé ses *Epistres morales* en prison, avec une lucidité admirable, avoue : «Chaque trait de ma plume est un trait de cette ennemie» (Epître n.p.). Quand le moraliste traite Fortune de «sorcière» (I, 18, 162) et lui reproche d'abuser les regards des hommes, on devine en filigrane une allusion aux pouvoirs surnaturels de deux magiciennes de roman, Dragosine et Mandrague. Honoré d'Urfé est tout à fait conscient du paradoxe qui veut que les romanciers et leurs personnages se plaignent souvent des aléas de la fortune alors que cette divinité, leur permettant de multiplier les aventures, est leur principale alliée, leur complice. Il explique dans les *Epistres morales* :

Du commencement à la fin du monde tout ce qui s'y fait n'est qu'une comédie dont l'univers est le théâtre, les hommes les personnages, les Dieux les auditeurs, et la Fortune le Poète (I, 19, 164).

Lorsque Fortune compose un roman et raconte les mésaventures d'une Fortune, un moraliste stoïque tient la plume.

\*\*\*

*Les Amadis* sont maintenant relégués dans le cimetière des œuvres illisibles mais ils sont longtemps restés un vaste entrepôt de thèmes romanesques ; ils représentent l'archétype des romans héroïques. En 1626, Jean-Pierre Camus a pu les comparer avec raison à un gigantesque cheval de Troie qui aurait pénétré dans l'enceinte de la fiction narrative (*Pétronille* «Dilude» 463). Tout porte à croire qu'Honoré d'Urfé a lu attentivement *les Amadis*. Il s'en est inspiré surtout dans la première partie de son roman ; il le signale peut-être à ses lecteurs quand il précise au début de la sec-



onde partie ce qui unit ses bergers et les héros d'antan. Mais les amours et les armes ont passé par un filtre, se sont décantées et se sont fondues dans une réflexion philosophique. Les personnages qui portent le même nom dans le roman de chevalerie et dans le roman pastoral subissent des aventures similaires mais leurs destinées sont totalement différentes. Les modifications imposées aux *Amadis* reflètent de nouveaux soucis, de nouvelles valeurs. *L'Astrée* relève d'une nouvelle esthétique, peut-être celle du «roman humaniste» pour reprendre l'heureuse formule de M. Carr<sup>9</sup>.

Je reconnais sans peine qu'il est quelquefois impossible et souvent inutile de donner une source exacte et unique à des aventures romanesques. Les histoires de Fortune, de Silvandre et de Diane que j'ai retrouvées dans *les Amadis* et dans *l'Astrée* peuvent figurer ailleurs. Je pense pourtant que le parallèle que je propose illustre un procédé de composition surprenant et révélateur : par sa lecture résolument déformante du roman de chevalerie, Honoré d'Urfé agit à la fois en disciple de la Pléiade et en émule de Cervantes.

L'imitation des *Amadis* telle que la pratique le romancier rappelle «l'innutrition» chère aux poètes de la Pléiade. Honoré d'Urfé exploite le roman de chevalerie comme les écrivains du XVI<sup>e</sup> siècle ont exploité les épopées. Du Bellay, dans sa *Défense et illustration de la langue française*, ne proposait-il pas à ses contemporains de «convert(ir) en sang et nourriture» ce qu'ils avaient lu chez les anciens (Premier livre, ch. VII, 56)? D'Urfé s'est nourri des *Amadis*, le «roman des romans». Il a aussi trouvé dans *la Défense* une incitation à «bâtir le corps entier d'une belle histoire en y entremêlant à propos ces belles concions et harangues» pour fabriquer un livre «en beau et fluide langage» (*supra*). Honoré d'Urfé suit à sa manière les traces de la Pléiade. Le titre et le sous-titre de son roman rendent hommage à des œuvres de ses illustres prédécesseurs : Ronsard le premier a chanté une *Astrée*, et les sonnets de «l'honnête amour» de Du Bellay ont pour écho «l'honnête amitié» décrite dans *l'Astrée*. Si D'Urfé a fait un chef-d'œuvre d'une pastorale en prose, le genre pastoral devait ses lettres de noblesse françaises aux hommes de la Pléiade. Plus encore, l'éloge du Forez prolonge la louange de la France qui figurait dans *la Défense*, et l'histoire de la Gaule du V<sup>e</sup> siècle reprend des thèmes retenus dans *la Franciade*. Du Bellay sans doute ne cachait pas toujours le mépris qu'il portait au roman, «beaucoup plus propre à entretenir (des) damoiselles qu'à doctement écrire» (Livre Deuxième, ch. V, 89). Il a composé néanmoins une ode pour célébrer la traduction des *Amadis* dont le héros est traité d'Achille gaulois et le traducteur d'Homère français.

En amont la Pléiade, en aval *Don Quichotte*.

Le roman d'Honoré d'Urfé et celui de Cervantes sont presque contemporains puisque la première partie de *Don Quichotte* parut en 1605 et la première partie de *l'Astrée* en 1607. Il n'est pas question ici de déceler une influence mais plutôt de souligner une rencontre spirituelle, ou peut-être un état d'esprit «baroque». L'écrivain se pare des couleurs du rival qu'il écarte. Les deux romanciers connaissent fort bien *les Amadis* et tous deux ont imaginé des anti-Amadis. *Don Quichotte* et *l'Astrée*, par des voies différentes, ont également contribué à ce que Michel Simonin a appelé «la Disgrâce des *Amadis*»<sup>10</sup>. Cervantes nomme fréquemment l'œuvre qu'il considère comme une somme de la chevalerie romanesque. Le héros qu'il invente est un imitateur qui a trop lu. La manière espagnole, caricaturale, évoque l'image d'un tournoi bruyant : les chevaliers et leurs adversaires se heurtent de front chez Cervantes. *Les Amadis* sombrent dans le ridicule. Honoré d'Urfé, lui, agit en philosophe et en amateur de métaphores. La manière française a toutes les propriétés d'une mise en scène ingénieuse, discrète et audacieuse. Le texte original des *Amadis* est déguisé, rajeuni, modernisé. Pastorale et vérité en-deçà des Pyrénées, parodie et erreur au-delà<sup>11</sup>.

#### NOTES

<sup>1</sup> Une version abrégée de cette étude a été présentée à Tours en 1990 (Colloque sur le Roman au XVI<sup>e</sup> siècle).

<sup>2</sup> Après le tome XXI publié en 1581, on traduisit trois volumes de l'allemand (1594-1595) qui parurent en 1615.

<sup>3</sup> La graphie et la ponctuation sont modernisées. Le chiffre romain renvoie au volume, le premier chiffre arabe au livre et le second à la page. Cet éloge de la manière d'aimer propre au «bon Amadis» se retrouve encore en 1634 dans *la Pèlerine* de Rotrou (II, 2).

<sup>4</sup> Le livre XI a été traduit par J. Gohory, le livre XII par G. Aubert, le livre XIII par J. Gohory, les livres XIV et XV par A. Tyron, et les livres XVI et XVII par G. Chappuys. Les choix d'Honoré d'Urfé confirment la remarque de J. O'Connor : les Français semblent avoir préféré les livres VII à XII aux livres antérieurs (22).